

Eh bien ! lorsque le facteur aura construit son piano et qu'il pourra affirmer que son instrument contient la plus grande somme de connaissances acquises et par suite donne les meilleurs résultats, le reste de sa besogne sera facile et rien ne pourra plus venir compromettre son œuvre. Il aura à faire le choix d'une bonne mécanique et d'un bon clavier ; pour ce dernier c'est aujourd'hui si facile, l'outillage qui sert à les fabriquer est si merveilleux et si complètement mécanique que les avantages de la spécialité ne se démontrent pas. Le fabricant de clavier est maître de la situation par son matériel, qu'aucun facteur ne peut posséder aussi complet que lui, et nous devons dire que ce matériel est la création de chaque fabricant qui a dû inventer lui-même les outils nécessaires à son industrie. Mais nous retenons la mécanique.

Les fabricants de mécaniques français en font actuellement environ 35,000, ils en exportent plus de la moitié dans tous les pays de facture, même en Allemagne, même en Amérique, ce qui n'empêche pas les Etats-Unis d'en fabriquer beaucoup plus encore. Ils ont un outillage merveilleux et qu'il est impossible de rencontrer chez aucun facteur de pianos ; le travail est si bien divisé que chaque opération devient très simple et par conséquent s'exécute avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. Ils ont un nombre considérable de modèles qui tous ont fait leurs preuves et fonctionnent très bien. Il sera donc facile au facteur le plus exigeant de trouver des mécaniques simples qui lui donneront un toucher agréable et une attaque suffisante, il n'a qu'à choisir.

Les progrès de cette spécialité ont été si considérables que, si on excepte les marteaux, la mécanique ne fait pour ainsi dire plus partie de la facture et par cela même elle comporte pour son exécution un outillage si important et si coûteux que le facteur aura toujours raison de ne pas se distraire des travaux qui doivent complètement l'absorber.

Il nous reste à examiner si l'industrie spéciale est favorable ou contraire aux progrès de la mécanique et si l'intervention du facteur n'est pas nécessaire sur ce point. Il nous serait facile de répondre par des faits acquis ; l'industrie spéciale existe depuis plus de cinquante ans et la mécanique est arrivée à un degré de perfectionnement qu'il est facile de démontrer ; on rencontre encore souvent de mauvais pianos neufs, mais c'est par la facture qu'ils pèchent, la mécanique est toujours bonne ou passable, il ne vient plus à l'idée d'un petit facteur de faire sa mécanique lui-même ; heureusement pour lui, il ne le pourrait pas ; il achète donc une mécanique et, nous insistons, c'est presque toujours ce qu'il y a de mieux dans son piano.

Mais si l'exemple de la petite facture est concluant les autres ne le seront pas moins.

Nous constatons que dans la spécialité des mécaniques, notamment celle des pianos à queue, Sébastien Erard a réalisé il y a longtemps déjà un progrès qui n'a pas été dépassé et qui aujourd'hui avec ses nombreuses transformations — presque toutes — reste le meilleur type de la mécanique à queue ; nous reconnaissons que la maison Pleyel a soumis au jury une mécanique à queue très simple et qui peut donner de très bons résultats. C'est dire que les facteurs ont joué un rôle important dans les progrès du mécanisme, nous ne cherchons pas à le nier. Mais les spécialistes ont eu leur part ; c'est peut-être bien à eux que l'on doit l'emploi du ressort à bondin, les transformations de la forme des nez et des échappements et enfin l'introduction de ces agents métalliques, cornières, harres, cotés, etc... qui ont donné la rigidité si utile aujourd'hui puisqu'on cherche toujours à augmenter la puissance de l'attaque. Le facteur est très bien placé pour étudier sa mécanique dans tous ses effets et pour relever des observations utiles, le spécialiste ne voit pas cela, mais si son client lui transmet des observations bien fondées, il en fait son profit et travaille en conséquence. Il résulte de cette collaboration incessante ce que nous disions tout à l'heure, il est difficile aujourd'hui à un facteur de mettre une mauvaise mécanique dans son piano. Si nous examinons l'outillage, là, les spécialistes ont presque tout fait et sur ce terrain les facteurs les ont suivis sans les égaler, car il y a des ateliers spéciaux où la perfection du travail ne saurait être dépassée.

S'il est permis aux grandes maisons françaises de se prévaloir de faire tout chez elles, les autres ne

s'amoindrissent pas pour cela, on peut être un très grand facteur et ne pas faire sa mécanique, il y en a des exemples en France, ils sont très nombreux à l'étranger, nous pourrions citer des maisons de premier ordre et si elles ne font pas leurs mécaniques, ce n'est pas que les moyens leur manquent, mais la facture les absorbe et ils ont trouvé des spécialistes tellement bien organisés et puissants qu'ils sont heureux de leur donner leurs commandes.

Nous sommes de leur avis.

E. MANGEOT.

LE PHONOGRAPHE

DANS LA MAISON PLEYEL, WOLFF ET C^o

Le merveilleux appareil inventé par Edison est très bien installé à la rue Rochechouart, toute une pièce lui a été consacrée ; le savant chef de la maison a voulu de suite l'étudier, le connaître dans toutes ses ressources et se rendre compte du rôle qu'il peut jouer dans les manifestations musicales et peut-être aussi dans la construction des instruments. Tous les matins, il y a là des séances dirigées par un ingénieur américain très aimable, M. Van K..., et où sont invités les amis et clients de la maison ; j'en ai suivi quelques-unes avec le plus grand intérêt et je pense que nos lecteurs apprendront avec plaisir ce que j'ai vu là.

Je n'ai pas à décrire le phonographe, tout le monde a vu ceux de l'Exposition et a pu les entendre à l'aide de ces petits tubes acoustiques, dont on place les extrémités dans les oreilles, mais je veux dire comment il enregistre un morceau de musique. Il y avait là deux artistes de beaucoup de talent, M. Philipp, pianiste, et M. Casella, violoncelliste. Les exécutants étaient placés de la façon la plus favorable pour que les sons portent bien sur l'appareil, qui, du reste, est toujours muni d'un grand entonnoir long et très ouvert tenant lieu de véhicule pour l'enregistrement des vibrations. Le phonographe ayant été mis en marche, l'exécution a commencé et n'a pas duré plus de cinq minutes ; la mélodie était écrite et nous allions la réentendre sans autre préparation que la mise au point de la marche de l'instrument, ce qui se fait très vite. Cette fois, c'est le phonographe tout seul qui a joué et, à l'aide des tubes acoustiques, les artistes et leurs auditeurs ont entendu, sans perdre une note et sans perdre même les applaudissements qui avaient élargi à la fin du morceau. L'ingénieur n'a pas trouvé cette épreuve très bien, on a recommencé une seconde fois, c'était mieux, il est vrai, puis une troisième fois et alors c'était parfait, la sonorité avait même plus d'intensité qu'à l'audition primitive ; ce morceau pourra être joué dix mille fois et toujours avec la même fidélité. Après avoir fait ces répétitions dans le mouvement normal, le phonographe peut les reproduire avec une augmentation de vitesse qui, naturellement, fait monter le ton du morceau, puisqu'il se produit plus de vibrations dans le même temps, et si on procède à un calcul exact, on obtient d'abord le son de l'alto et ensuite celui du violon et cela marche avec une telle perfection que cette rapidité n'altère en rien l'exactitude de cette sorte d'écriture.

Il y a deux manières d'entendre le phonographe : celle que j'ai déjà indiquée, c'est-à-dire les tubes en caoutchouc, puis celle qui consiste à placer sur l'appareil une trompette ou sorte d'entonnoir métallique qui permet de percevoir à toutes les personnes placées autour. Ce système altère un peu le son, cela tient à la nature même de la trompette, mais M. Edison remédie à cela et bientôt ce sera parfait. Nous avons entendu l'air des *Bijoux de Faust*, chanté à New-York par une grande cantatrice, on aurait cru étiré, on cherchait la diva pour l'applaudir. On a enregistré aussi des éclats de voix d'homme et de femme, le phonographe les répète avec sa fidélité habituelle, mais si on augmente la vitesse et qu'on la porte à l'extrême, ces éclats deviennent des cris tellement perçants que l'on croirait entendre ceux des oiseaux, ce qui démontre que le cri de l'oiseau est bien un chant et que c'est la rapidité des vibrations qui le rend aigu.

Jusqu'ici, les phonographes n'ont pu enregistrer que sur des manchons assez courts, qui ne permettent

que des auditions de cinq minutes environ, mais le célèbre inventeur prépare de nouveaux appareils, qui recevront des manchons assez longs pour écrire tout un acte d'opéra ; les nouveaux appareils conviendront très bien pour le théâtre de Bayreuth, on fera sur les manchons la collection complète des œuvres qui s'y jouent et les admirateurs de R. Wagner pourront entendre tous les jours les œuvres du maître dans leurs fauteuils et sans être obligés de demander un passeport à M. de Bismark. Il en sera de même pour toutes les œuvres musicales et autres. Dans quelques années, les bibliothèques contiendront, à côté des partitions, les manchons phonographiques, qu'il suffira de placer sur l'appareil pour entendre l'œuvre. Où cela ira-t-il ? entendre du chant, sans chanteur ! du violon, sans violon ! du piano, sans pianol bigre, mais que vont devenir les facteurs, alors ? Attention !

En attendant, c'est merveilleux, et ne nous effrayons pas trop, il sera temps de voir quand le phonographe se vulgarisera. Il paraît que cela ne tardera pas, M. Edison annonce son arrivée en France et il a l'intention de fonder la Société des phonographes européens ; on pourra alors les acheter sans grande dépense, on les louera aussi comme des compteurs à gaz et à des prix abordables pour tout le monde.

Les conséquences de cette vulgarisation s'entrevoient déjà pour le monde des affaires, mais que seront-elles pour l'art musical ? Auront-elles de l'influence sur la facture instrumentale ? c'est bien difficile à dire aujourd'hui, les années seules nous dévoileront les ressources de cette œuvre si merveilleuse, qui recule d'une façon considérable les limites du génie humain.

Nous avons demandé à M. Lyon d'organiser une séance de phonographe à la Chambre syndicale, l'aimable facteur nous a promis de le faire et nous transmettons cette honne promesse à notre président, qui ne manquera pas de prendre bientôt les mesures nécessaires pour nous donner ce régal.

E. MANGEOT.

Les Concerts norwégiens au Trocadéro et Vues d'ensemble sur les Concerts Internationaux.

Ce n'est pas une plume de critique musical qu'il faudrait prendre pour disserter sur les concerts norwégiens qui viennent d'être donnés au Trocadéro, mais une plume de poète et de grand poète qui, seule, pourrait donner l'impression de charme, de mélancolie douce et de soupirs contrainsts qui émanent de cet orchestre et de ces voix. Il n'est pas besoin d'écouter bien longtemps pour s'apercevoir que le bienfaisant *népenhès* qui chassait la tristesse n'a jamais poussé sur la terre de Norvège et, avant d'entrer dans le détail des éloges et des applaudissements qu'il me tarde de distribuer aux artistes norwégiens, il est facile d'analyser en quelques mots la musique de ces merveilleux tempéraments si musicaux, si simples, si vibrants.

La caractéristique absolue de la musique norwégienne est le manque d'éclat. C'est toujours du rêve et de la poésie. C'est mieux, c'est de l'extase. Les auteurs ont tous l'air de s'abîmer dans une contemplation qui les met hors des mondes ambiants. Ne leur demandez ni révolte ni diablerie, ils sont poètes et amoureux, ils chantent toujours mais leur hymne reste doux et pur comme leur rêve : leur cri de guerre, leur chanson à boire passeraient chez nous pour une ballade, eux restent partout et quand même, quelque effort qu'ils en fassent, cajolants, amènes, apaisants et hons. Il reste dans la nature de ces artistes norwégiens ou suédois quelque chose des vieux trouvères ou des bardes gaeliques, on chante le carnage comme on chante les baisers et on risque sa vie en psalmodiant une phrase d'amour. Et cela est aisé à concevoir : par sa situation géographique, la Norvège est exclue de certaines vivifiances dues au soleil ; son génie s'en ressent et quelque sympathique, quelque troublant même que soit dans sa plainte douce le cri norwégien, il manque au prisme de ses couleurs musicales, l'or du soleil.

Quand Skavlan, un de leurs poètes, écrit :